

[**amorce**] Quand Descartes écrit le *Discours de la méthode* en 1637, il a l'espoir et la conviction que les nouvelles connaissances scientifiques permettront aux hommes de se « rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » pour « le bien général de l'humanité ». Mais au XX<sup>e</sup> siècle, le philosophe est devenu responsable d'avoir encouragé la maîtrise, la domination et la possession de la planète avec les désastreuses conséquences écologiques que l'on connaît.

[**sujet avec nom de l'auteur, titre et date**] C'est pourquoi [Michel Serres](#), dans *Le Contrat naturel* (1990), invite à adopter une nouvelle philosophie de la nature : « Oubliez donc le mot environnement, usité en ces matières. Il suppose que nous autres hommes siégeons au centre d'un système de choses gravitant autour de nous, nombrils de l'univers, maîtres et possesseurs de la nature ». [**analyse de toute la citation**] M. Serres s'en prend à la vision occidentale héritée de Descartes qui place l'homme au centre de l'univers, tel le roi du monde ou l'astre autour duquel tous les objets naturels seraient à sa disposition et à son service. Il critique dès lors le mot « environnement » qui fait oublier que l'homme est un vivant parmi les vivants, fortement dépendant, et qu'il n'a pas de

supériorité légitime et absolue sur le milieu naturel qu'il doit apprendre à partager avec les autres vivants. M. Serres multiplie les constats sévères sur les dégâts infligés à la planète en raison de ce sentiment de maîtrise et de supériorité, l'homme se considérant au dessus et en dehors de la nature, en position hégémonique, et à tort comme le montre l'expression familière « nombril du monde ». **[critique]** M. Serres dénonce à juste titre l'arrogance de l'espèce humaine. Cependant, on ne peut nier que l'humanité soit une espèce à part, et que sa culture, à commencer par sa science et ses inventions techniques, lui a permis de vivre, de s'adapter, de résister à une nature qui lui est hostile et qui lui serait mortelle sans le secours de la culture. L'enjeu serait plutôt celui du bon usage de ses connaissances et de ses techniques, et de ne pas limiter notre expérience de la nature à ce rapport scientifique et technique. Le face-à-face belliqueux entre l'homme et la nature peut-il céder la place à une relation plus harmonieuse, grâce à une attitude plus responsable, plus éthique, plus sensible et donc moins hégémonique ?

**[problématique]** Peut-on remettre en question la position dominante et destructrice de l'homme dans la nature sans pour autant lui dénier la nécessité et le droit de transformer le monde pour mieux l'habiter ?

**[annonce du plan = 1 phrase pour chaque partie avec de vrais connecteurs]** Certes, on peut regretter que le rapport scientifique et technique au monde s'accompagne d'une arrogance sans scrupules et d'une mainmise destructrice sur la nature dont nous dépendons. Cependant, la place particulière sinon centrale de l'homme au sein du vivant ne peut pas être niée, à condition de ne pas oublier que sa domination technique doit servir, comme le pensait Descartes, « le bien général de l'humanité ». C'est pourquoi nous verrons que d'autres expériences de la nature, plus éthiques, plus responsables, ou plus sensibles, peuvent permettre à l'homme de garder la conscience de son appartenance à la Nature, en ayant d'autres points de vue que celui d'un « maître et possesseur ».

I - L'HOMME SE VOIT COMME CENTRE DE LA NATURE,  
ATTITUDE À DÉNONCER, L'HOMME ÉTANT EN SON SEIN

**1. Se pensant comme le point de référence, l'homme aménage le milieu pour lui-même, mais glisse vite vers la domination abusive**

= se voir comme centre de référence biologique (au sommet de la pyramide des vivants, en raison de sa conscience, de sa raison)

+ centre « pratique » (le monde semble centré autour d'une créature privilégiée, depuis l'Eden, qui peut en user selon ses besoins -ou en être l'intendant, mais ambiguïté de l'hébreu)

=> rien d'étonnant à ce que l'homme en vienne à penser qu'il est légitimement le maître et possesseur de la nature, par la connaissance scientifique et la maîtrise technique qui le distinguent des autres vivants.

**Mythe de Prométhée** : l'homme de la technique, *homo faber*, est celui qui prend sa distance par rapport aux choses. Au lieu de se plier au monde, de s'adapter à son milieu, c'est lui qui le plie à sa volonté.

**Canguilhem** « *L'homme ne peut se rendre maître et possesseur de la nature que s'il nie toute finalité naturelle et s'il peut tenir toute la nature, y compris la nature apparemment animée, hors lui-même, comme un moyen » p.142-143 = instrumentalisation de la nature mise au service de l'homme seul, qui oublie qu'il fait partie de la nature.*

**Verne** : houillères (exploitation sans limite)

l'homme insatiable dans ses besoins en énergie, ressources terrestres bientôt épuisées :  
« ces matières, ainsi accumulées pendant des siècles, se minéraliseront sous l'action des eaux et formeront alors d'inépuisables houillères. Réserve précieuse que prépare la prévoyante nature pour ce moment où les hommes auront épuisé les mines des continents. » => l'homme se prend pour le centre du monde, ce dernier devant être à son service.

**Haushofer** : dédain pour les animaux Jamais depuis que les hommes existent ils ne se sont souciés d'épargner les bêtes au cours de leurs massacres mutuels." (p. 48)

**2. Mais cet anthropocentrisme est bien illusoire face à l'omnipotence et la résilience de la nature : il faut donc l'oublier, ainsi que les mots qui trahissent cette attitude**

**Verne** : de la possession à l'humilité

Le capitaine se proclame propriétaire du Pôle Sud en y plantant son pavillon noir : « Eh bien ! moi, capitaine Nemo, ce 21 mars 1868, j'ai atteint le pôle Sud sur le quatre-vingt-dixième degré, et je prends possession de cette partie du globe égale au sixième des continents reconnus. » Cette possession sera ironiquement réduite à néant au chapitre suivant, quand les glaces emprisonneront le *Nautilus* le privant d'oxygène. Confronté à cet « incident », Nemo fera d'ailleurs preuve de plus d'humilité en concédant qu'« on peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles » (II,15)

**Canguilhem** : le vivant résiste aux modifications humaines

Pour le philosophe Canguilhem le vivant est « normatif » : face à une modification de son milieu, il instaure ses propres règles pour s'y adapter à son profit, échappant ainsi à la prétendue maîtrise humaine. C'est le cas des bactéries qui s'accoutument aux antibiotiques : « on n'oubliera pas que l'utilisation thérapeutique des substances anti-infectieuses a fait depuis longtemps apparaître que les êtres microscopiques, bactéries ou protozoaires, présentent, dans leur relation avec les antibiotiques, des variations de sensibilité, des déformations de métabolisme, et donc des phénomènes de **résistance** et même de dépendance qui aboutissent parfois paradoxalement à ceci que le germe infectieux ne puisse vivre que dans le milieu artificiellement créé pour le détruire. » (p.38). La toute-puissance du monde vivant se manifeste par sa résilience face à ce que l'humain lui impose et remet en question les connaissances et lois universelles empruntées aux expériences physico-chimiques.

ou nos exemples habituels sur la réfutation de l'anthropocentrisme

## la science disqualifie les milieux de tous les autres vivants

Canguilhem regrette et critique « *la prétention de la science à dissoudre dans l'anonymat de l'environnement mécanique, physique et chimique* » tous les êtres vivants étudiés, oubliant au passage leur singularité et leur vivacité propre, **oubliant le sens du vivant**. Il s'agirait désormais de perdre cette illusion de toute-puissance scientifique.

## **Haushofer** : la narratrice (diariste) ne peut rien changer

La narratrice découvre que la nature est une force active qu'elle ne peut maîtriser : « En tant qu'être humain, mon unique privilège était de me rendre compte de la situation, sans pouvoir y changer quoi que ce soit » (p.235). Effrayée par les meuglements de Bella qui « demandait un mâle et beuglait toute la journée » (p.270), elle cherche des solutions pour éviter un accouplement « incestueux ». Pourtant elle se rend à l'évidence et se plie à l'instinct sexuel des deux animaux assurant : « il se comporta en vrai sauvage mais Bela semblait d'un autre avis. » (p.272) reconnaît-elle.

## **3. La terre est à tous les vivants et l'homme doit quitter sa posture de surplomb**

### **Verne** : refus de l'homme dominateur

Nemo, même s'il se proclame maître des fonds marins, revendique la liberté de l'espace maritime : « La mer n'appartient pas aux despotes. À sa surface, ils peuvent encore exercer

des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance. Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre ! » (I,10). Cette indépendance est celle de tout vivant, humain ou non, alternant collaboration et compétition pour vivre avec autrui.

## **Canguilhem** : décentration, pluralité des points de référence,

Dans tous ses articles, Canguilhem ne cesse de distinguer la biologie des autres sciences exactes : le vivant n'est pas un objet parmi d'autres, mais un être qui se donne ses propres normes quand il est en débat avec son milieu extérieur ou intérieur. Il fait donc ses propres expériences, variant selon les conditions, si bien qu'il semble bien impossible pour l'homme de mettre en place une nouvelle méthode expérimentale, « sorte de route que l'homme biologiste trace dans le monde du hérisson, de la grenouille, de la paramécie et du streptocoque » (p.49) qui tiendrait compte de la totalité du vivant, à la fois de sa spécificité et de sa relation avec son milieu. En effet n'est-ce pas une gageure de prétendre maîtriser une nature qui s'invente en permanence ?

"Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. Ils explorent à leur façon de hérisson leur milieu de hérisson, en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles. En revanche, ce sont les routes de l'homme qui traversent le milieu du hérisson, son terrain de chasse et le théâtre de ses amours, comme elles traversent le milieu du lapin, du lion ou de la libellule." I, 49

A la fin de son introduction, Canguilhem nous rappelle non sans humour, que « pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons parfois besoin de nous sentir bêtes. » (p.16). Ce jeu de mots nous invite à nous décentrer, nous déplacer dans une nature considérée comme une Totalité. Et reconnaissons que les artefacts que nous construisons et dont nous sommes fiers n'ont aucun sens pour les autres vivants, telle la route qui n'a « aucune valeur biologique pour le hérisson » (p.49).

Canguilhem préfère le mot de milieu à celui d'environnement. Il rappelle quand même que ce mot est associé spontanément à l'idée de centre alors qu'originellement c'était un "entre-deux-centres" ( en physique).

## **Haushofer** : appartenance plutôt que centration

-Malgré les souffrances et les incertitudes, la narratrice trouve progressivement sa place dans la nature : « J'ai appris à attendre, à observer, à écouter. La terre ne m'appartenait pas, mais je lui appartenais » écrit-elle dans son journal. Refusant toute domination sur le monde animal, elle fait ainsi l'apprentissage de la vulnérabilité qui n'empêche pas une certaine responsabilité à l'égard du milieu dans lequel elle vit.

-Une fois le mur apparu, la narratrice perd tous ses filtres technologiques et son expérience de la nature devient directe, sensorielle et brutale. Cette expérience est à la fois une régression et une redécouverte : « Je n'étais plus une maîtresse, mais une élève », note-t-

elle. Elle vit une expérience de désapprentissage en renonçant à ses habitudes civilisées et ses connaissances culturelles, tout en apprenant à dépendre de la nature. Cette épreuve révèle sa capacité à se réinventer, à renaître dans un écosystème plus large où elle trouve une paix relative.

II Cependant, il serait excessif d'attribuer à Descartes la responsabilité des désastres écologiques, et le risque serait de critiquer et rejeter la science, la technique, voire la culture. Ne peut-on pas réfléchir un meilleur usage de nos connaissances et de nos techniques ? L'humanité peut-elle être légitimement fière de sa capacité à faire un monde à son image et d'adapter tous les milieux à ses besoins ?

**1. Pas de vie humaine sans satisfaction de besoins qu'il faut arracher à la nature => nécessité d'une forme d'arrachement à la nature**

**Haushofer** Peur de se transformer en animal

**Verne** célébration de la technique

si la mer est célébrée par Nemo comme une « nourrice prodigieuse, inépuisable », c'est parce que l'homme a développé des connaissances, des techniques, il a su inventer ce que Descartes appelle « une infinité d'artifices permettant « de jouir des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent » (*Discours de la méthode*)

Même si on "oublie" le mot *environnement* et qu'on parle d'un milieu parmi d'autres, il est donc pour ainsi dire normal que les êtres vivants interagissent avec l'environnement naturel dont ils dépendent et l'homme,

comme les autres vivants, s'emploie à utiliser les ressources pour ses besoins. **Canguilhem** confirme que la relation entre le vivant et son milieu est une relation de dépendance réciproque où chaque être naturel utilise les autres êtres : « *entre les vivants s'établissent des relations d'utilisation, de destruction, de défense.* » L'homme n'échappe à la règle.

Canguilhem ne partage pas les "réquisitoires nostalgiques" (trop écologistes)

**2. L'objectif n'est pas de posséder et dominer en soi, mais de permettre de vivre mieux**

**Connaissance et technique doivent être employées « pour le bien général de tous les hommes », précise Descartes lui-même.**

**Contradiction si destruction du milieu**

## **Verne lamantins**

A plusieurs reprises dans le roman de Jules Verne, est pointé l'hybris de l'homme qui se rend maître des ressources naturelles (minéraux comme animaux) sans se soucier des conséquences à long terme d'une exploitation devenue déraisonnable. Ainsi de la disparition des lamantins, dont les conséquences s'enchaînent inéluctablement, comme l'explique le professeur Aronnax : « la prévoyante nature avait assigné à ces mammifères un rôle important. Ce sont eux, en effet, qui, comme les phoques, doivent paître les prairies sous-marines et détruire ainsi les agglomérations d'herbes qui obstruent l'embouchure des fleuves tropicaux. Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides ! » (II,17) La domination outrancière devient contre-productive qui oublie que l'interdépendance des êtres vivants est essentielle à l'équilibre des écosystèmes : si celui-ci n'est pas respecté, il menace en retour la vie humaine.

## Canguilhem se représenter le monde pour mieux y vivre

La connaissance se justifie par sa finalité : « *permettre à l'homme un nouvel équilibre avec le monde, une nouvelle forme et une nouvelle organisation de sa vie* ». La connaissance (celle de la biologie, de la médecine) a alors une valeur vitale : « *il n'est pas vrai que la connaissance détruit la vie, mais elle défait l'expérience de la vie* » (elle décompose, analyse) pour mieux la connaître, pour assurer sa sécurité face à une nature indifférente ou inhospitalière.

### 3. L'homme doit penser sa relation avec la nature

responsabilité plus que face à face

Le récit de la narratrice de **Haushofer** est aussi en soi une prise de conscience, mais rétrospective cette fois, de ce qu'elle a vécu et continue à vivre dans la forêt en tant que seule et unique survivante de la civilisation humaine : « *Il n'y a que moi dans la forêt qui puisse être juste ou injuste (...) je suis un être humain et je pense et agis comme tout être humain* ». Cela lui permet d'ailleurs de ne pas sombrer dans la folie : « *Je reste un être humain qui pense et qui sent et je ne pourrai pas perdre l'habitude de le faire* ». Un des enjeux du roman sera de garder cette part d'humanité malgré la solitude et la tentation de fusionner avec la Nature, et de préserver une attitude morale : dans quelle mesure est-on juste ou injuste envers la nature ? Loin de la conquête et de la domination, mais sans envisager non plus une régression, la narratrice cherche à faire de la nature son milieu de vie, et non plus un environnement à dompter et à détruire.

Canguilhem en appelle à renouer avec le vivant, au lieu de « *forger à son propre usage l'idée d'un règne séparé* ». Il reprend à la fin de son introduction l'image pascalienne de l'homme tiraillé entre deux pôles, entre l'ange (créature désincarnée, pure pensée) et la bête (l'animal) => on peut faire des maths à la rigueur comme de purs esprits ( la preuve les ordinateurs font des calculs), alors que pour étudier la vie, l'homme ne doit pas oublier sa condition animale, qu'il est un vivant parmi le vivant. Invitation à une forme de simplicité, de naïveté, d'humilité chez le savant : ne pas se croire au-dessus de la nature dont il fait partie, ne pas dévaloriser les autres formes du vivant : « **Quelle lumière sommes-nous donc assurés de contempler pour déclarer aveugles tous autres yeux que ceux de l'homme ?** » Sans renoncer à être un

homme, il faut renoncer à l'attitude narcissique et supérieure qui ramène toute relation à la nature à une relation de supériorité et de domination.

**L'idée du milieu abstrait demeure quand même relative au besoin humain de faire de la science pour penser l'expérience de la nature. Ce n'est pas notre nombril qui doit jouer mais notre cerveau, capable d'abstraction, de "décollement", de "recul", pour faire jouer nos priorités, notre liberté.**

**Expérience poétique et philosophique de la nature : nous sommes plutôt "un néant à l'égard de l'infini" (Pascal via Canguilhem), "un milieu entre rien et tout".**

**-> manière habile de continuer de partir de l'homme, même si celui-ci est proche du néant.**